

Édouard est votre rival en secret. Il a connu par vous les mystères du château d'Altirgh ; il sait la fatalité qui pèse sur cette noble résidence ; et le traître en profitera. »

Arthur ne revenait pas de sa surprise. Il ne s'était pas attendu à des paroles si sages, à un savoir si étendu, et à des expressions si choisies. Des livres de religion et de poésie, des légendes et des missels, la Bible et les chants d'Ossian, avaient attiré ses regards ; il ne s'étonne plus de rien ; le vieillard l'avait subjugué.

« — Saint ami ! dit la châtelaine, sauriez-vous le but qui m'amène ?

— Oui, répond l'octogénaire avec un accent de soumission mélancolique ; et vos désirs, pour moi, sont des ordres. Vous le voulez, j'écouterai encore ; je vous dirai néanmoins comme à tous : « *qui veut trop voir au-delà des limites posées par le ciel, s'écarte des vues du Seigneur.* » Puis, vous le savez, je ne puis prononcer que peu de mots dans la courte extase où mes esprits se plongent. Dieu ne permet ni à *la seconde vue* ni à *la seconde ouïe* de voir et d'entendre longtemps, d'une manière claire et

précise. Il laisse entr'ouvrir le rideau de l'avenir ; mais il ne souffre pas qu'on le tire. »

Macquerson s'agenouille, après ces mots, au pied d'une image de la Vierge. Il y demeure un instant immobile, enseveli intérieurement dans de mystérieuses contemplations. La perception des choses futures lui arrivait au milieu des élans de la prière. Il penche tout à coup sa tête, l'appuie contre un saint évangile, et l'esprit d'Élie au Carmel descend sur le front du vieillard.

Élisabeth et Arthur se lèvent doucement de leurs sièges. Retenant leurs respirations pour ne pas troubler le prophétique sommeil de Macquerson, ils s'approchent de lui en silence. Ces mots s'échappaient de ses lèvres :

« — *Garez-vous des chants et des danses ! J'entends un cliquetis d'épées!... quel bruit font les os du squelette!... le vent siffle sous le linceul.* »

Et l'octogénaire se relève. Oh ! il ne se souvient sans doute pas de ses funèbres paroles : car son front est calme et serein ; son maintien

n'a rien de sinistre, et son regard semble sourire.

Mais la châtelaine est en larmes. *La seconde ouïe* d'aujourd'hui a encore les menaces d'autrefois : quels tableaux offre l'avenir ? *des coups d'épées, des spectres, un linceul.* Lady Elisabeth se prosterne à son tour devant la Notre-Dame de l'ermitage ; un morne découragement s'imprime sur ses traits ; il lui est venu à la pensée de soustraire Arthur aux dangers d'un mariage avec elle en allant se consacrer à Dieu, et en s'effaçant à jamais des souvenirs de ce monde. Hélas ! lorsqu'on a connu les déceptions de la vie et son cortège de misères, lorsqu'on a versé sa dernière larme sur sa dernière illusion, quelle ressource peut-il rester ici-bas à l'âme brisée, si ce n'est la foi dans l'éternité, la consolation dans l'oubli, et le repos dans la prière !

« — Noble dame ! dit le vieillard à la vue des souffrances d'Elisabeth, calmez vos appréhensions ! Je me souviens que lorsque vous veniez me consulter autrefois, j'étais accablé de tristesse en sortant du sommeil des révélations :

je pressentais pour vous des désastres. Aujourd'hui, au contraire, bien que j'aie entendu de sinistres choses, et que je vous croie appelée à de terribles épreuves, je n'ai rien de noir dans le cœur.

— Oh, merci ! répond la belle veuve en tendant une main reconnaissante à l'inspiré d'Altirgh ; mon courage se relève sous votre dernière parole. Merci ! Priez pour nous. Adieu ! »

Quelques jours après la visite des amants au vieillard à *la seconde ouïe*, le mariage de sir Arthur de Lockmariel et de lady Elisabeth Altirgh se célébrait à la chapelle du château. Les ordres les plus sévères avaient été donnés pour que la cérémonie religieuse n'eut aucune splendeur. Les chants, les danses, les illuminations et les feux de joie avaient été expressément défendus dans le pays ; et le pays qui n'ignorait pas ce que coûtaient les joies d'une fête aux châtelains d'Altirgh, s'était interdit jusqu'au rire.

Sir Macleven avait vécu longtemps heureux

dans sa résidence ; la raison en était ainsi expliquée : il n'y avait jamais donné de fêtes.

Lady Elisabeth, parée de son amour et de ses charmes, se présente au pied des autels. Point de belle et riche toilette. Ni diamants, ni pierreries. La simplicité de sa mise excluait toute idée de faste et d'apparat. En revanche, elle n'avait jamais eu un regard plus brillant et un port plus majestueux. L'habit était d'une bergère ; la grâce était d'une princesse.

De son côté, sir Arthur, habillé en montagnard écossais, une plume d'aigle à sa toque, un tartan jeté sur l'épaule, et la claymore à son côté, semblait un simple *higlander*, du clan de *Wallace* ou de *Bruce*.

Le marié, sortant de la chapelle, se rend à la salle d'armes du manoir, longue galerie où les seigneurs d'Altirgh recevaient parfois les hommages de leurs vassaux, et tenaient souvent cour de justice. L'enceinte avait des drapeaux et des trophées ; de vieux portraits de famille y étaient symétriquement rangés par ordre de date ; et son aspect était des plus sombres. Les époux avaient recommandé qu'on ne l'égayât

en aucune façon. Ils s'étudiaient à jeter de la tristesse sur leur noce, comme d'autres y appellent la joie.

Lady Elisabeth et son époux, assis sur une estrade, au fond de la galerie, reçoivent les principales députations du pays qui viennent les féliciter. Ils distribuent de l'argent aux pauvres. Ils font mieux que de réunir autour d'eux les jeux et les plaisirs : ils y étendent les bienfaits.

« Une troupe de pèlerins se rendant processionnellement et par suite d'un vœu, à l'île sacrée d'*Yona*, avaient demandé l'autorisation de faire un instant leur prière à la chapelle où les deux nouveaux époux venaient de recevoir la bénédiction nuptiale : cette autorisation leur est accordée. Sortis ensuite de la maison de Dieu, ces mêmes pèlerins sollicitaient humblement la faveur de remercier la châtelaine, et de lui offrir leurs vœux reconnaissants : on les mène à la salle d'armes.

Ils étaient enveloppés de longues robes, portaient d'épaisses barbes grises et avaient la tête recouverte de leurs capuchons. La plupart res-

semblaient à des moines. Leur nombre était considérable : ils remplissent la galerie. Beaucoup paraissaient d'un âge avancé ; et le chef de la confrérie, celui qui marchait à leur tête, pliait sous le poids des années.

Ce dernier s'avance gravement vers lady Elisabeth, appuyé sur son bâton auquel pendait une gourde ; il s'incline humblement et s'écrie :

« — Nobles époux ! que Dieu vous bénisse ! S'il faut le bonheur à des noces, il faut des fêtes au bonheur. *Vive l'amour, l'hymen et la joie !* »

Le prétendu pèlerin jette à l'instant son froc de moine et sa fausse barbe. Tous ses compagnons l'imitent, en poussant, à l'envi, ce cri d'effervescente allégresse : *Vive l'amour ! vive la joie !* O métamorphose inouïe ! les pieux vieillards, à capuchons de cloître et d'église, sont devenus de jeunes fous en habits de banquets et de fêtes. Les uns ont des corbeilles de fleurs, les autres des paniers de fruits. Ceux-ci des décors de théâtre, ceux-là des instruments d'orchestre. En un clin-d'œil la sombre salle de justice est changée par eux en riante salle de bal. De tous côtés sont appendus aux murs des pampres

de verdure et des couronnes de roses. Le myrthe et le laurier s'entrelacent. Les drapeaux et les trophées disparaissent sous des tentures de pourpre, à paillettes d'or et d'argent, avec les chiffres radieux d'Arthur et d'Elisabeth. L'air retentit de mélodies ; on n'entend que des cors, des flûtes et des harpes, auxquels se joignent en chœur une foule de voix sonores. Ainsi chantait la bande joyeuse :

« Que l'allégresse soit complète !

« Immortalisons ce grand jour !

« Et, par une éclatante fête,

« Célébrons l'hymen et l'amour ! »

A ce refrain se joignent des rondes. On chante, on danse avec ivresse. Ce sont des transports délirants ; ce sont presque des bacchanales.

Qui peindrait l'état de la nouvelle mariée ?...

A l'aspect imprévu de tous ces décors, de toutes ces fleurs, de toutes ces harpes, elle était restée comme frappée de la foudre. Ces mots *une éclatante fête* retentissent à son oreille comme un signal d'alarme et de mort. Elle eût voulu donner un ordre ; la musique étouffe sa voix. Elle

tombe, évanouie et brisée, sous les honneurs, les plaisirs et les joies, comme un autre sous les gémissements, les tempêtes et le désastre : c'est que les plaisirs étaient là pour amener la tempête, et que le désastre était là derrière les joies.

Sir Arthur, moins pénétré que lady Elisabeth des idées superstitieuses du pays, avait d'abord regardé l'extraordinaire spectacle avec un étonnement extrême et sans une inquiétude réelle ; il n'avait point encore réfléchi à tout ce qu'il pouvait y avoir de perfide et de menaçant dans ces chants, ces ris et ces danses ; mais la figure décomposée de sa femme et son état de défaillance étaient venus lui ouvrir les yeux. Il s'élança aussitôt de son siège ; et, saisissant le bras du chef des pèlerins dont jusqu'alors il n'avait pu distinguer les traits, il lui crie d'une voix terrible :

« — Qui êtes-vous ? »

— Edouard Sommerfield. »

Arthur reconnaît à la fois son rival et son ennemi.

« — Nous venons célébrer vos noces, reprend

gaiment le faux pèlerin. De quoi vous plaignez-vous ? On vous fête.

— Votre fête ! s'écrie Arthur, votre fête ! C'est une insulte. Vous m'en rendrez raison. Sortez !

— J'ai d'abord à finir mes fanfares...

— Et moi à souffleter ta face. Tiens ! voici mon cadeau de noces ! »

Et le geste suit les paroles.

« — Misérable ! rugit Edouard en se précipitant sur Arthur, c'est maintenant ton sang qu'il me faut. »

On se jette entre eux, on les sépare de force ; et lord Sommerfield n'a que le temps d'échanger avec son ennemi ces énergiques paroles.

« — Tes armes ? »

— L'épée.

— En quel lieu ?

— Dans le bois d'Altirgh.

— Quand ?

— Demain matin à cinq heures. »

Lady Elisabeth n'avait heureusement rien vu de cette dernière scène. Tandis qu'Arthur, désespéré, lui prodiguait les soins les plus tendres,

les hardis compagnons d'Edouard, évacuant la galerie, continuaient leurs chants et leurs danses. Bientôt, non-seulement le manoir, mais toutes les contrées d'alentour, entendront ce joyeux refrain :

« Que l'allégresse soit complète !
 « Immortalisons ce grand jour !
 « Et, par une éclatante fête,
 « Célébrons l'hymén et l'amour ! »

« — Eh bien ! dit douloureusement lady Elisabeth à son mari, après le départ des prétendus pèlerins : vous rappelez-vous les paroles de la seconde oûie : « *Garez-vous des chants et des danses ! j'entends un cliquetis d'épées !...* »

— Mais rappelez-vous aussi, réplique Arthur, que Macquerson n'avait rien de noir dans le cœur !... Oh ! sur votre ciel, croyez-moi, ce sera le dernier nuage. »

Hélas ! quand on aime profondément, on a bien plus l'intelligence de la douleur que de la joie. La veille, Elisabeth avait peine à s'identifier avec les félicités de l'amour, aujourd'hui elle se livrait entièrement aux angoisses de la terreur.

Pourquoi faut-il donc que presque toujours, ici-bas, on sente moins le bien que le mal ! L'un effleure et l'autre déchire.

Dès qu'Arthur s'éloignait un instant, lady Elisabeth tombait dans un effrayant état de spasmes ; dès qu'il revenait, sa vie se relevait à sa vue, ainsi qu'une fleur au soleil.

Les ombres s'étendaient sous les cieux ; l'heure des amours allait-elle enfin sonner pour les époux d'Altirgh ! Ils se retirent dans leur appartement. Elisabeth a les yeux pleins de larmes, mais ce n'était plus de souffrance. Oh ! l'amour a des palpitations de bonheur qui font pleurer au bel âge. Plus tard, quand le cœur n'a plus de battements que dans le souvenir, le regret fait pleurer encore. La vie ne sort donc pas des larmes !

Les fenêtres de la chambre nuptiale s'ouvraient sur les jardins du manoir. Au bout d'une vaste pelouse ornée de pièces d'eau, et entourée de bosquets, était un bois à charmes touffues et à longues allées voûtées. Tout-à-coup, comme par magie, voici le bois qui s'illumine ! de toutes parts des feux de joie.

A chaque arbre on a suspendu des lanternes de couleurs ; à l'extrémité de la pelouse, des transparents à chiffres lumineux se déploient vis-à-vis le château. Des tables rustiques se dressent. On entend chanter, rire et boire. Sous le bocage orchestre et danses. La fête est vraiment éclatante.

A ce nouvel aspect, la châtelaine d'Altirgh, poursuivie par les fêtes comme Oreste par les furies, est saisie d'une violente attaque de nerfs. Arthur fait appeler un docteur en toute hâte ; et, l'épée à la main, réunissant les gens du château, il court fondre sur l'ennemi. La rage est au fond de son cœur, il ne respire que la vengeance ; mais il lui a fallu du temps pour rassembler et armer sa troupe. Arrivé au lieu de la fête, il n'en trouve rien à combattre. On a éteint les feux de joie ; on a décroché les lanternes ; les tables ont été emportées ; plus de rondes, plus de musique. Tout s'est évanoui comme une apparition. Il est évident, néanmoins, que, peu auparavant, une immense réunion était là. L'herbe de la pelouse est foulée ; on reconnaît la place où brûlaient les feux de joie, et les branches d'arbres où l'on avait suspendu des

transparents, des chiffres et des lumières. La fête a d'éclatantes traces.

Le marié retourne au château. Sa femme est plus mal que jamais ; elle a la fièvre et le délire. Le docteur ne permet pas qu'on l'approche ; elle repose en ce moment ; et l'important est d'éloigner d'elle, au moins pendant plusieurs heures, tout ce qui pourrait lui donner la moindre émotion : des convulsions seraient à redouter. Quelle première nuit de nocces ! Une mariée au lit des douleurs ! et un duel au point du jour !

Arthur, sombre et inquiet, se retire un instant chez lui. Sa chambre a un balcon magnifique qui donne aussi sur les jardins. La nuit était douce et tranquille. On entendait gazouiller les oiseaux sous la feuillée ; la brise était chargée de parfums ; et l'herbe de la pelouse, imbibée de rosée, semblait un tapis d'émeraudes et de perles. Arthur, le cœur serré, détourne l'œil de ce tableau ; son intention est de ne pas se coucher : il s'étend tout habillé sur un immense fauteuil. Il y attendra que l'horloge du matin sonne les cinq funestes coups, l'heure

marquée pour la vengeance. Le sommeil peu à peu vient alourdir sa paupière ; il pousse un long soupir et s'endort.

Minuit sonne : Arthur se réveille. Il lui semble que l'aiguille du temps, poussée par une main invisible au cadran d'une horloge inconnue, fait résonner l'heure sinistre au timbre de sa destinée comme un irrévocable appel. Il se relève en frissonnant. Il étouffait : il va au balcon. Les étoiles scintillaient au firmament. La lune avait des feux magiques ; et de grandes ombres s'étendaient sur la campagne avec d'extraordinaires formes. Pas un souffle d'air sous le ciel : et cependant les arbres agitaient leurs feuillages, comme tourmentés par les vents. Pas de nuage aux champs de l'espace : et pourtant les astres de la nuit voilaient par moments leurs rayons, comme traversés par d'errantes nuées. La nature, bien que riante, avait du convulsif dans son calme ; et, quoiqu'elle se déployât brillante et splendide, au milieu des solennités de la nuit, on eût dit que, secrètement, elle tremblait sous ses parures.

Dieu ! quels sons frappent l'oreille d'Arthur !.. Encore des airs de danse !.. Un nouveau bal se prépare sous ses fenêtres. De quelle horreur est-il glacé !.. Des spectres, sortis de la tombe, enveloppés de leur suaire, se rassemblent sur la pelouse. En tête est un barde funèbre tenant une harpe à la main. Il joue les rondes les plus gaies. La mort aussi donne sa fête.

Arthur, debout sur son balcon, est dans une immobile stupeur. Les spectres sont couverts de linceuls blancs sur lesquels se détache une croix noire. Ils marchaient d'abord deux à deux comme une procession de l'autre vie ; mais, arrivés à la pièce de gazon choisie pour salle de bal, ils se dispersent et se mêlent. A la marche la plus grave succèdent les plus joyeux ébats. Chaque membre de chaque groupe se débarrasse de son suaire et le suspend aux arbustes voisins. Juste ciel ! quel affreux spectacle !.. Voici tous les squelettes à nu ! et tous les squelettes en danse !..

Le barde qui les conduisait s'était fait dresser par eux, au milieu de la pelouse, un tréteau en guise d'orchestre ; et il y jouait de la harpe.